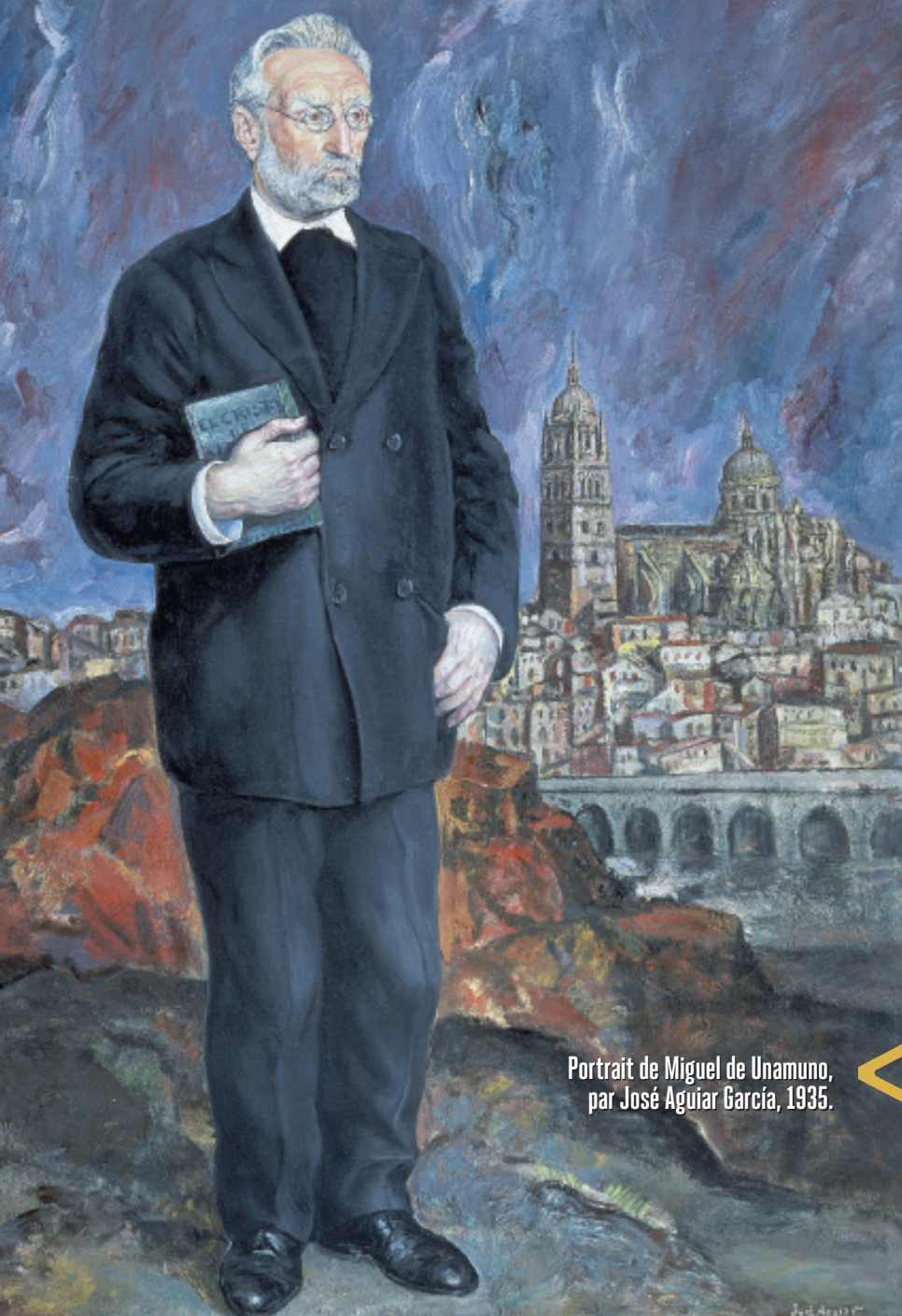




Portrait de Miguel de Unamuno,
par José Aguiar García, 1935.

La vie est un songe : s'il fallait faire tenir en un mot, comme dans une bouteille, le génie de l'Espagne, c'est le titre de Calderón qui s'imposerait à l'évidence et ce n'est pas Don Quichotte, l'inventeur de Cervantès, qui en disconviendrait, non plus que son biographe, ce Miguel de Unamuno (1864-1936) ensemble poète, romancier, dramaturge, critique, essayiste, philosophe, autant dire le cauchemar des amateurs d'étiquettes. Il fut aussi, et peut-être d'abord, un éminent cocottologue, le fondateur de la cocottologie, qui est la science des cocottes en papier, qu'il inventa avec son cousin à Bilbao, quand il avait 10 ans et que la ville était assiégée par les carlistes : les deux enfants avaient réinventé l'histoire humaine et refaisaient sur une toile cirée le siège qu'ils subissaient en écrivant une nouvelle *Iliade* qui imposait aux cocottes en papier leur loi de divinités antagonistes.

Pas de paix hors la guerre est un roman qui raconte le siège de sa ville natale, l'un des épisodes principaux de ces trois guerres carlistes à peu près inconnues en France, guerres civiles qui ravagèrent l'Espagne pendant plus de quarante ans (1833-1876) et firent plus de morts au combat que la guerre civile du XX^e siècle. Pourtant, Unamuno, qui mourra au commencement de cette nouvelle guerre, en quoi il verra un « suicide collectif », faisait par comparaison de la guerre qu'il avait connue enfant « une guerre domestique, non pas civile. Il n'y avait pas de haine ». Guerre domestique : « Ils s'insultaient d'avant-poste en avant-poste, les journaux s'insultaient, c'était une querelle de commères avec un fond vivant de familiarité dans le combat : ils se sentaient du même peuple, frères et sœurs. » Le titre du roman, *Paz en la Guerra*, que son traducteur-éditeur, M. Yves Roullière, rend avec plus de précision par *Pas de paix hors la guerre*, Unamuno l'explique

Les paradoxes d'un romancier philosophe

Miguel de Unamuno, le plus grand philosophe espagnol du dernier siècle, était aussi un grand romancier : trois traductions nous le rappellent, quatre-vingt-dix ans après sa mort.

Par Philippe Barthelet

à la fin : « *Guerroyer en paix, pour combattre les combats du monde en se reposant, pendant ce temps-là, sur la paix avec lui-même [...]. La guerre ne se comprend et ne se justifie qu'au sein de la paix profonde et véritable.* » Avec ce livre, les lecteurs français ignorant l'histoire de l'Espagne n'auront plus d'excuse, ils ne pourront plus croire qu'il ne s'est rien passé au-delà des Pyrénées entre Napoléon et Franco : un appareil de notes à l'érudition irréprochable, une « chronologie succincte » des guerres carlistes ainsi qu'un cahier d'illustrations (portraits, plans, cartes) font du volume — par ailleurs d'une impression et d'une finition remarquables — une première et très belle réussite des toutes jeunes éditions La Tête en l'air.

Le manuscrit commenté d'un inconnu mort prématurément

Ce roman, qui parut en 1896, est typique de la première manière romanesque d'Unamuno, qu'il appelait « *ovipare* » : manière de jeunesse, qui suppose un plan, une documentation, des notes que l'on développe, selon l'idée banale, scolaire, que l'on se fait — que les romanciers eux-mêmes se font — de l'écriture d'un roman, « *c'est-à-dire pondre un œuf et le couvrir* ». À ces œufs, il préférera bientôt les romans « *vivipares* », où c'est l'obsession de l'œuvre qui impose sa gestation et son accouchement. *Le Règne de l'homme*, le petit roman publié à la suite de *Pas de paix hors la guerre*, illustre cette manière ultérieure de romans « *hors d'un lieu et d'un temps précis, à l'état de squelette, sous forme de drames intimes* ». Unamuno l'avait écrit en 1897, puis abandonné ; il se présente comme le manuscrit commenté d'un inconnu mort prématurément, philosophe à l'état pur ou anarchiste transcendantal qui se serait résorbé en lui-même.

Brouillard, en 1914, est une œuvre plus accomplie : ce roman est à beau-

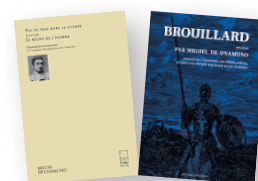
Avec ce livre, les lecteurs français ignorant l'histoire de l'Espagne n'auront plus d'excuse, ils ne pourront plus croire qu'il ne s'est rien passé au-delà des Pyrénées entre Napoléon et Franco.

coup d'égarés une sorte de blason de la pensée d'Unamuno. Son personnage principal, Augusto Pérez, l'affirme dès les premières pages : « *La vie, c'est justement cela : le brouillard.* » Il faudrait revenir à l'espagnol, *niebla*, qui dit mieux cette nébulosité primordiale et protoplasmique du monde à peine sorti de la tête de Dieu — ou du romancier, son fondé de pouvoir. Víctor Goti, un autre personnage de l'histoire qui en est aussi le préfacier, nous l'apprend de la part de l'auteur : « *Je me suis dit : je vais écrire un roman, mais je vais l'écrire comme on vit, sans savoir ce qui arrivera.* » Ce roman imprévu, aux personnages sans prédestination, perdu dans le « brouillard » de la vie, Unamuno l'appelle *nivola*, écart et jeu de mots sur *novela*, le roman. En 1926, la première traductrice, Noémi Larthe, rendait le mot par « *novelle* », à la fois platitudes et source de confusion ; les éditeurs du livre, qui en ont révisé la traduction, Robin et Lou Blondin, risquent « *bruman* », une sorte de mot-valise entre le brouillard — la brume — et le roman (ce qui va de soi en espagnol reste énigmatique en français : mais traduire, c'est choisir désespérément entre des impossibilités).

« *Don Miguel est hanté par l'idée d'un tragique bouffon...* », idée si peu espagnole : c'est son personnage préfacier qui le dit, et en effet l'histoire de *Brouillard*, celle d'un naïf dupe de sa grandeur d'âme à l'égard d'une intrigante dont il se croit amoureux

(dupe aussi du spectacle qu'il se donne à lui-même), est une tragicomédie. Que si « *l'homme est le rêve d'une ombre* », selon le vers de Pindare (et c'est toute l'ontologie romanesque, ou « *brumanesque* », d'Unamuno), un personnage, rêve d'un rêve, peut-il de lui-même mettre fin à son existence ? Le brouillard n'est pas sans danger ; Augusto vient parler de son suicide à son auteur, qui l'éconduit, en décidant toutefois de le supprimer : « *Je crains que si je ne te tue pas rapidement, tu ne finisses par me tuer.* » Don Miguel tient à son anticartésianisme — « *Je rêve, donc je suis* » — et n'entend pas que ses personnages renversent la perspective, sous prétexte qu'il n'y a plus de direction dans le brouillard ; Augusto mourra donc, sans que l'on sache s'il s'agit d'un suicide ou d'un simple gommage et non sans avoir apostrophé son auteur : « *Eh bien, monsieur mon créateur Don Miguel, vous aussi vous mourrez, vous aussi !* » et l'avoir rappelé à la commune mortalité qu'il partage avec ses lecteurs, comme eux, comme lui-même « *êtres de fiction* », créatures de brouillard.

Les éditeurs du livre sont aussi des « *libraires* » au sens ancien, qui impriment et façonnent leurs volumes avec un soin que l'on ne connaît plus, dans leur atelier de la Chaise-Dieu. En cette année du 90^e anniversaire de sa mort, Don Miguel est admirablement servi par des éditeurs français qui ont l'audace et l'abnégation des pionniers. ●



De Miguel de Unamuno :
Pas de paix hors la guerre
suivi de **Le Règne de l'homme**,
La Tête en l'air, 400 pages, 29 € ;
Brouillard, Éditions Lou Blondin,
256 pages, 24 €.